



Histoire du christianisme 1

Introduction à l'histoire du christianisme

Professeur : Michel Grandjean

Leçon 1 – Introduction générale

Sommaire

1. Plan général du cours
2. Définir le christianisme
 - 2.1. Le christianisme, jusqu'à quand ?
 - 2.2. Le christianisme, depuis quand ?
 - a) Une lecture ancienne : Eusèbe
 - b) Propositions contemporaines
3. Le temps et l'espace
 - 3.1. Périodisation sommaire
 - 3.2. La géographie de l'histoire du christianisme
4. Origines du christianisme : l'état des connaissances
 - 4.1. Le mythe de l'unanimité primitive
 - 4.2. Enjeux du débat apostolique et résolution du conflit
 - 4.3. La grande crise des années 60
5. Limites de l'histoire du christianisme

1. Plan général du cours

Le cours que vous allez suivre ce semestre est un enseignement propédeutique. Il vise à vous introduire aux grandes lignes de l'histoire du christianisme (HC). Comme vous vous en doutez, il n'est pas pensable de prétendre donner en quelques mois un aperçu complet des problèmes que pose une histoire maintenant bimillénaire, et nous allons donc procéder à des choix, qui seront autant d'« arrêts sur image ».

Le but de cet enseignement n'est pas de vous fournir le maximum d'informations. De telles informations sont largement disponibles dans toutes les bibliothèques et sur Internet (où vous irez puiser, notamment sur Wikipédia, avec prudence et esprit critique : cf. l'enseignement de méthodologie qui vous est proposé par ailleurs). Non, notre but est de vous introduire à quelques problèmes de l'HC. Ainsi que vous allez le voir, nous ne respecterons pas toujours la chronologie et nous arrêterons dans plusieurs chapitres sur une thématique qui traverse plusieurs siècles (hérésies, rapports entre l'Eglise et l'Etat, vie religieuse, tolérance, le christianisme face à la science...).

Cet enseignement correspond au cours régulièrement donné en auditoire à l'intention des étudiantes et étudiants en présence. Sa matière en est toutefois redistribuée selon les besoins de la formation à distance.

Remarque complémentaire

Ici et là, dans un encadré de couleur, vous trouverez une observation de détail (qui romprait le fil de l'exposé si elle était intégrée au texte principal), une indication (notamment d'ordre bibliographique) vous permettant d'aller plus loin ou une remarque complémentaire. Parfois, un propos « off » qu'il ne faut surtout pas répéter... Vous pouvez, dans une première lecture, sauter systématiquement ces encadrés sans perdre l'essentiel du propos.

Ce module sera constitué, comme il se doit, de 7 leçons. La première ne comprend qu'un chapitre, relativement consistant. Les leçons 2 à 6 en comprendront chacune deux, la dernière, plus légère, n'en aura qu'un seul. Comme indiqué dans l'éditorial, vous recevrez chaque fois trois documents :

1. un *éditorial*, comprenant quelques brèves questions auxquelles vous serez invités à répondre ;
2. le *texte de la leçon* (soit le document que vous êtes en train de lire maintenant) ;

3. une ou plusieurs *lectures complémentaires* : il s'agit, pour chacun des 12 chapitres du cours, d'un extrait d'une collection intitulée *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, 14 vol., Paris, Desclée (et Fayard, pour quelques volumes), 1990-2000, dorénavant abrégée *HC* (en italique). Ces lectures complémentaires, qui sont obligatoires et font partie de la matière de l'examen, seront pour vous l'occasion de lire, après ou avant la leçon que je vous propose, des textes dus à d'autres historiens, excellents spécialistes de telle ou telle question.

Remarque bibliographique

HC : Je ne saurais trop vous recommander d'aller consulter cette collection dans une bibliothèque universitaire. C'est par commodité que nous vous remettons, après les avoir numérisés, ces différents textes, mais vous gagnerez beaucoup à feuilleter les différents volumes (en commençant par les tables des matières).

Je vous suggère en particulier de vous familiariser avec le vol. 14, *Anamnésis*, qui contient un très utile index des matières.

L'histoire est une discipline de l'esprit humain qui cherche à rendre compte de l'histoire humaine et à la comprendre. Nous voici victimes d'une première ambiguïté puisque la science que nous pratiquons porte le nom même de son objet d'étude. D'autres langues distinguent judicieusement les deux, comme l'allemand avec *Histoire* (science) et *Geschichte* (les choses qui ont eu lieu ; par extension, il est vrai, *Geschichte* peut aussi désigner l'histoire-science), ou certaines langues slaves (cf. en tchèque *dějepis* (histoire-science) et *dějiny* (histoire-déroulement) qui ne se recouvrent pas).

L'histoire, au sens de science, est un récit (l'historien se doit de donner des informations et de construire linéairement une réalité qui est tout sauf précisément linéaire), mais elle est simultanément un exercice de réflexion sur sa propre pratique. Le passé humain, en effet, ne se donne jamais tel quel (comme un monument qu'il s'agirait simplement de *dévoiler*), mais toujours à travers le prisme de lecture auquel on le soumet (on parle à cet égard de *construction* du passé). Je vous renvoie à ce propos au livre d'Antoine Prost, dont je vous donnerai deux chapitres dans la prochaine leçon.

C'est ainsi que les problèmes d'HC que nous allons envisager ne se donnent pas d'eux-mêmes, mais résultent du regard que nous portons sur eux et traduisent notre tentative de les comprendre. En d'autres termes, il n'y a pas d'histoire indépendamment d'un historien ou d'une historienne, il n'y a pas de lecture du passé indépendamment d'un présent. Ce principe suffit à faire comprendre que l'histoire, comme toute activité intellectuelle, a elle-même une histoire... De même qu'un étudiant en physique qui se contenterait d'étudier la littérature que son grand-père avait à sa disposition ne pourrait sûrement pas réussir un examen universitaire, de même un étudiant en histoire ne saurait reprendre telles quelles des problématiques énoncées il y a plusieurs générations.

Remarque complémentaire

Tel étudiant m'a soumis un jour un projet de dossier d'examen sur les cathares. Sa bibliographie était constituée, pour l'essentiel, d'ouvrages d'avant 1950 (pour la simple raison qu'ils étaient disponibles sur Internet). Il est bien sûr tout à fait possible de recourir à des livres anciens, mais uniquement à la condition d'être capable de dire pourquoi *aucun* des ouvrages plus récents ne paraît digne de les remplacer. Ce qui implique en bonne logique de connaître les ouvrages plus récents...

Le programme du cours qui vous est proposé tente l'impossible : offrir un parcours à la fois thématique et chronologique, qui vous permette d'acquérir des notions de base à propos de quelques grands problèmes d'HC. Voici donc l'itinéraire auquel je vous convie... toutes les époques y sont présentes (même si, j'en suis conscient, les 18^e et 19^e siècles sont moins présents que d'autres époques). L'histoire ancienne, fondatrice, reçoit comme il se doit une place importante dans l'architecture d'ensemble.

Voici le calendrier de ce semestre, avec l'indication des lectures complémentaires de chaque chapitre.

- leçon 1 Chapitre 1. Introduction générale**
Lecture complémentaire : *HC* 1, p. 189-205 (Daniel MARGUERAT, « Juifs et chrétiens : la séparation », extrait).
- leçon 2 Chapitre 2. Le concept d'hérésie dans l'histoire du christianisme (hérésies anciennes et médiévales)**
Lecture complémentaire : *HC* 1, p. 267-272 (Alain LE BOULLUEC, « Remarques sur les notions d'hérésie et d'orthodoxie ») et p. 331-348 (Madeleine SCOPELLO, « Le gnosticisme dans le creuset intellectuel des premiers siècles »).
- Chapitre 3. Les articulations entre le religieux et le politique : typologie des relations entre le christianisme et l'Etat**
Lecture complémentaire : *HC* 5, p. 617-627 (André VAUCHEZ, « Les rapports du spirituel et du temporel... », extrait).
- leçon 3 Chapitre 4. Les controverses trinitaires du 4^e siècle**
Lecture complémentaire : *HC* 2, p. 254-274 (Charles PIETRI, « L'épanouissement du débat théologique... », extrait).
- Chapitre 5. Les controverses christologiques du 5^e siècle. Les controverses iconoclastes du 8^e siècle**
Lecture complémentaire : *HC* 3, p. 79-94 (Pierre MARAVAL, « Le concile de Chalcédoine », extrait).
- leçon 4 Chapitre 6. Ermites, moines et autres religieux, des origines au Moyen Age**
Lecture complémentaire : *HC* 5, p. 382-398 (Michel PARISSE, « Les religieux entre l'action et la contemplation », extrait).
- Chapitre 7. Théologie monastique et théologie scolastique : Bernard et Abélard, Thomas d'Aquin**
Lecture complémentaire : *HC* 5, p. 803-817 (André VAUCHEZ et Agostino PARAVICINI BAGLIANI, « L'essor des universités... », extrait).
- leçon 5 Chapitre 8. Les Réformes du 16^e siècle. Luther**
Lecture complémentaire : *HC* 7, p. 681-704 (Marc LIENHARD, « Martin Luther », extrait).
- Chapitre 9. Les Réformes du 16^e siècle. Calvin. La confessionnalisation de l'Europe**
Lecture complémentaire : *HC* 8, p. 67-95 (Olivier MILLET, « Le calvinisme »).
- leçon 6 Chapitre 10. De la tolérance à la liberté dans l'Europe moderne : guerres et paix de religion, Castellion, Bayle, Voltaire**
Lecture complémentaire : *HC* 9, p. 184-205 (Marc VENARD, Bernard et Monique COTTRET, « Les relations religieuses dans une Europe divisée »).
- Chapitre 11. Le christianisme face à la science. L'affaire Galilée. Les créationnistes face à Darwin**
Lecture complémentaire : *HC* 8, p. 1102-1117 (François LAPLANCHE, « Le mouvement intellectuel et les Eglises », extrait).
- leçon 7 Chapitre 12. Quelques défis du christianisme contemporain (19^e-20^e siècles) : sécularisation, déchristianisation, œcuménisme, mondialisation...**
Lecture complémentaire : *HC* 14, p. 151-162 (Marc VENARD, « Christianisation, déchristianisation »).

Remarque bibliographique

Si vous souhaitez acquérir quelques ouvrages de base en HC, en voici deux, relativement récents, qui se complètent harmonieusement et qui sont dignes de figurer dans la bibliothèque de toute personne étudiant la théologie :

Histoire du christianisme. Pour mieux comprendre notre temps, dir. Alain CORBIN, Paris, Seuil, 2007.

Histoire de la théologie, dir. Jean-Yves LACOSTE, Paris, Seuil, 2009.

2. Définir le christianisme

N.B.

La lecture de ce chapitre suppose la présence d'un Nouveau Testament (NT) à portée de main. Les abréviations des livres sont celles de la TOB.

Si l'on veut commencer par le commencement, il convient de s'arrêter pour tenter de définir le christianisme. Nous poserons ensuite la question de ses limites temporelles.

Qu'est-ce que le christianisme ? Une doctrine ? une institution ? une mouvance religieuse ? Le dictionnaire Robert propose de voir en lui « la religion fondée sur l'enseignement, la personne et la vie de Jésus-Christ » (*Petit Robert*, éd. 2017). Cette première définition reste très sommaire, et il nous incombera de la compléter. Et d'abord, quand commence le christianisme ? Jésus de Nazareth est-il chrétien ? A partir de quand ses disciples peuvent-ils recevoir cette étiquette ? Avant d'aborder la question des origines, il importe de prendre conscience de ce qu'« être chrétien » est en soi problématique. Un exemple nous suffira ici, tiré du contexte des Lumières du 18^e siècle.

Dans ses fameuses *Lettres écrites de la montagne* (rédigée à Môtiers, Neuchâtel, en 1763-1764, publiées à Amsterdam en 1764), Rousseau déclare ceci :

« Je me déclare chrétien ; mes persécuteurs disent que je ne le suis pas. Ils prouvent que je ne suis pas chrétien parce que je rejette la Révélation, et ils prouvent que je rejette la Révélation parce que je ne crois pas aux miracles. »

Et quelques pages plus loin :

« Oui je le soutiendrai toujours, l'appui qu'on veut donner à la croyance en est le plus grand obstacle : ôtez les miracles de l'Evangile et toute la terre est aux pieds de Jésus-Christ. (Note de Rousseau :) Je ne sais pas bien ce que pensent au fond de leurs cœurs ces bons Chrétiens à la mode ; mais s'ils croient à Jésus par ses miracles, moi j'y crois malgré ses miracles, et j'ai dans l'esprit que ma foi vaut mieux que la leur.) »

Lettres écrites de la montagne, Troisième lettre, dans *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Gallimard (coll. Pléiade), 1979, p. 729 et 735.

Le débat porte ici sur le surnaturel. Pour Rousseau, les miracles de l'Evangile peuvent être discutés et même contredits. Ils sont l'expression d'une mentalité qui n'est plus celle de son siècle et desservent donc la révélation plutôt qu'ils ne la prouvent. Or, on voit que cette question est des plus épineuses puisqu'il en va de la nature même du christianisme. Rousseau est-il chrétien, comme il l'affirme lui-même ? Si oui, il appartient évidemment à l'HC. Rousseau n'est-il pas chrétien, comme le prétendent ceux qu'il appelle ses « persécuteurs » ? Si ces persécuteurs ont raison, il faut rapidement le chasser des terrains de l'HC. L'historien du christianisme est donc mis en demeure de choisir son camp : celui de Rousseau ou celui de ses ennemis ? Selon quels critères va-t-il intervenir ? Je vous suggère de laisser la question en suspens (jusqu'au paragraphe 6, ci-dessous : mais prenez le temps de réfléchir à la solution que vous proposeriez avant de vous précipiter sur la conclusion de ces pages).

Reprenons pour l'instant le problème de la dimension temporelle du christianisme. Et commençons, au rebours de la chronologie, par nous demander jusqu'où va le christianisme.

2.1. Le christianisme, jusqu'à quand ?

L'histoire immédiate est encore de l'histoire. Si l'on considère, avec Henri-Irénée MARROU, que l'histoire est la « connaissance du passé humain », votre lecture du début de cette phrase appartient bel et bien au passé, donc à l'histoire au moment où vous arrivez aux derniers mots. Le dernier baptême célébré tout à l'heure sur la planète, le dernier échange de correspondance entre le Secrétariat général du Conseil œcuménique des Eglises et le gouvernement turc (à propos de la reconversion de Sainte-Sophie d'Istanbul en mosquée), ou encore l'annonce récente (16 septembre) par le Saint-Siège de la publication prochaine d'une encyclique du pape François (pour le mois d'octobre), le livre à peine sorti de presse d'Elisabeth

Parmentier (*Cet étrange désir d'être bénis*, chez Labor et Fides), tout cela appartient bel et bien à l'histoire du christianisme.

Si nous n'allons pas parler de l'histoire immédiate, c'est qu'elle pose des problèmes de méthode spécifiques : l'histoire orale notamment, qui se fonde sur des documents non écrits, ne s'improvise pas. De plus, d'évidentes compétences de sociologie sont requises chez quiconque entreprend de lire le présent. Et l'historien, même si sa démarche présente des affinités avec celle du juge, ne peut doubler des procédures judiciaires en cours. Sans parler de la distance temporelle qui fait défaut et nous empêche de prendre le recul nécessaire au jugement historique (le journalisme souffre souvent de cette absence de distance...).

Bref, s'il y a un grand nombre de dix-neuviémistes ou de vingtiémistes parmi les historiens, il est encore un peu trop tôt pour rencontrer des vingt-et-uniémistes... Mais rassurez-vous : ce n'est pas la matière qui manque pour l'HC du 1^{er} au 20^e siècle.

Plus importante, et beaucoup plus délicate, est la question de savoir à partir de quand il convient de faire commencer le christianisme.

2.2. Le christianisme, depuis quand ?

a) Une lecture ancienne : Eusèbe

Eusèbe de Césarée (~260-~340) est l'un des Pères de l'Eglise grecque. Théologien, acteur de l'histoire ecclésiastique (c'est un proche de l'empereur Constantin ; il intervient à ce titre dans le débat sur la Trinité que nous aurons à évoquer dans un mois : cf. ch. 4), c'est avant tout en tant que « père de l'histoire de l'Eglise » (ou, si vous le préférez, comme saint patron des historiens) qu'il est connu. Il est l'auteur d'une vaste *Εκκλησιαστική ιστορία* (*Histoire ecclésiastique*, vers 325), qui s'ouvre sur une solennelle confession de foi. Le Christ préexiste à Jésus de Nazareth. D'un côté, comme la tête pour le corps, le Christ échappe à la matière ; de l'autre, à l'image des pieds de ce même corps, il a revêtu, à tel moment de l'histoire, un homme passible, Jésus de Nazareth. Pour Eusèbe, il faut commencer par ce qui est plus élevé pour montrer « l'antiquité et la divinité du christianisme à ceux qui le regardent comme nouveau et étranger » (I, ii, 1). Au commencement était le Verbe... et il est actif depuis la création du monde. Moïse, les prophètes ont témoigné de lui. En d'autres termes, s'il est vrai que le nom de chrétien est récent, la chose remonte à la première génération du monde.

« Tous ceux dont la justice est attestée, depuis Abraham lui-même en remontant jusqu'au premier homme, on ne se mettrait pas en dehors de la vérité en les appelant chrétiens par leurs actions sinon par leur nom. »

Histoire ecclésiastique I, IV, 6 ;
trad. Gustave BARDY, Paris, Cerf, 2001 (SC 31), p. 19.

Remarque complémentaire

L'abréviation SC signifie *Sources chrétiennes*. Elle désigne une très vaste collection de textes anciens et médiévaux (plus de 560 volumes parus de 1942 à ce jour), en version juxtaposée langue d'origine (grec ou latin) sur la page de gauche, français sur la page de droite. Ne manquez pas de profiter de votre prochain passage dans une bibliothèque pour vous faire une première idée des richesses qu'elle contient.

Je vous signale par ailleurs qu'à l'adresse <http://sources-chretiennes.editionsducerf.fr/> vous trouverez une notice sur chacun des volumes parus ainsi que des renseignements généraux sur les auteurs.

Pour Eusèbe, le chrétien, grâce à la connaissance du Christ, se distingue par la prudence, la justice, la force du caractère et de la vertu, le courage, la confession d'un Dieu unique. Si l'on devait le suivre à la lettre, l'HC devrait donc commencer, au moins, à Abraham...

C'est dans la même ligne qu'un Grégoire de Tours (†594) rédige sa monumentale *Historia Francorum* (*Histoire des Francs*), qui s'ouvre par l'évocation du paradis originel et dont les premiers acteurs ne sont autres qu'Adam et Eve, Caïn et Abel... Cette fresque immense est, par la force des choses, plutôt sommaire au début, et de plus en plus détaillée au fur et à mesure qu'on s'approche du moment de sa rédaction : le dernier tiers ne concerne plus qu'une quinzaine d'années !

Y aurait-il donc des chrétiens avant le christianisme ? y en aurait-il hors du christianisme ? Cette question ne présente aucun intérêt pour l'historien, qui peut la balayer d'un revers de main. Elle n'est toutefois pas sans intérêt théologique : pensons au grand théologien jésuite Karl Rahner (1904-1984) et à la notion de « chrétiens anonymes » qu'il a cherché à défendre, à la suite du concile de Vatican II, pour faire valoir que le christianisme dépassait l'institution ecclésiastique. Cette notion de chrétiens anonymes a été fortement contestée (on a rétorqué que Rahner n'aurait probablement pas apprécié d'être considéré comme un musulman anonyme, ou un protestant anonyme... sans qu'on lui demande son avis !)

Que le christianisme ne soit pas surgi de rien, et que son origine soit à rechercher dans le contexte de la prédication de Jésus, laquelle s'inscrit à son tour dans un contexte religieux déterminé, est une chose. Prétendre qu'il y aurait du christianisme avant Jésus ou qu'il y aurait du christianisme anonyme en est une autre, qui n'a rien à voir avec l'HC.

b) Propositions contemporaines

Si la position d'Eusèbe est caduque, comment, aujourd'hui, poser la question du moment où commence l'HC ? Voici quelques pistes de réflexion.

Gerhard Ebeling, grand spécialiste de Luther, définissait volontiers l'histoire de l'Eglise comme l'histoire de l'interprétation de l'Ecriture sainte (*Kirchengeschichte als Geschichte der Auslegung der Heiligen Schrift*, d'après le titre d'une conférence publiée en 1947). Il s'agit là d'une position théologique : d'un côté l'Ecriture, de l'autre la réception de l'Ecriture. Position que l'on trouve mise en œuvre, par exemple, chez Jaroslav PELIKAN, *La tradition chrétienne* : il commence (prudemment) cette vaste présentation de l'histoire des dogmes au 2^e siècle, c'est-à-dire après la rédaction des textes du NT.

Deux critiques peuvent être adressées à cette façon de voir les choses :

1) aucun critère historique ne permet de séparer, méthodologiquement, un texte scripturaire d'un texte non-scripturaire. Imaginer que la seconde épître de Pierre n'appartiendrait pas à l'HC alors que les lettres d'Ignace d'Antioche, à peu près contemporaines, en seraient partie intégrante, relève d'une décision dogmatique et totalement arbitraire du point de vue de la méthode historique.

2) La constitution même de l'Ecriture (le canon) appartient pleinement à l'HC, dans la mesure où la table des matières de la Bible... ne fait pas partie de la Bible ! Ce sont des décisions historiques qui ont conduit à ce que tel texte soit reconnu comme canonique et que tel autre ne le soit pas.

Ce problème des origines est complexe : preuve en soit que le vol. 1 de l'HC, le plus délicat du point de vue des sensibilités puisqu'il touche les origines, ait été... le dernier à paraître !

Concrètement : Jésus, en tant que personnage historique, appartient-il à l'HC ? Si Jean Guitton a eu un jour du mal à détromper une femme dévote qui affirmait que la Sainte Vierge était catholique, qu'en est-il de Jésus lui-même ? doit-on le considérer comme chrétien ?

Remarque complémentaire

Jésus, de plus, n'a pas fondé d'Eglise. Les mots les plus fameux d'Alfred LOISY, théologien catholique français (1857-1940), sont peut-être ceux-ci : « Le Christ a annoncé le Royaume, mais c'est l'Eglise qui est venue. » Loisy a été excommunié en 1908 pour son livre *L'Evangile et l'Eglise* de 1902.

Avec l'historien et théologien protestant Rudolf Bultmann (1884-1976), il est commode de distinguer entre la prédication *de regno Dei* (la prédication dont Jésus est l'auteur et qui porte sur le Royaume de Dieu), et la prédication *de Christo* (la prédication dont les disciples du Christ sont les auteurs et qui porte sur le Christ). Cette distinction permet, formellement, d'exclure la prédication du Christ (génitif subjectif : la prédication dont le Christ est l'auteur) de l'HC et d'y inclure la prédication du Christ (génitif objectif : la prédication dont le Christ est l'objet). Ainsi, la figure historique de Jésus de Nazareth ne fait pas partie de l'HC, mais le discours, les écrits, les croyances, les pratiques de ses disciples, à compter des tout premiers, en fait bel et bien partie. C'est du moins la délimitation que je vous propose ici. Les textes du NT et l'histoire de leurs auteurs et de leurs communautés appartiennent pleinement à l'HC... quand bien même, pour des raisons de « division du travail », leur étude est confiée aux spécialistes du NT.

3. Le temps et l'espace

Nous allons tenter ici de dire quelques mots du cadre chronologique et géographique dans lequel se déroule l'HC.

3.1. Périodisation sommaire

L'histoire humaine est trop vaste pour être maîtrisée par un seul esprit, fût-il exceptionnellement doué. C'est ainsi que, par commodité, les historiens se sont spécialisés par périodes : antiquisants, médiévistes, modernistes, contemporanéistes. De là à dire que ces périodes seraient contraignantes pour l'intelligence du passé humain, il y a un pas qu'il ne faut pas franchir. Chaque approche peut justifier une façon de déterminer des périodes (ou périodisation) : ainsi, dans l'histoire politique française, la date de 1789, ou plutôt la période 1789-1815, marque un tournant déterminant ; mais ce n'est pas forcément le cas de l'histoire économique. En Occident, la fin de l'Empire romain ne transforme guère la vie quotidienne des populations des campagnes, dont l'habitat demeure d'ailleurs à peu de choses près le même de la fin du néolithique aux derniers siècles du Moyen Age. Bref, tout essai de périodisation doit rester très prudent.

Autre chose : vous avez sans doute entendu des gens dire que, pour faire de l'histoire, il faut avoir la mémoire des dates. Cette assertion, particulièrement stupide, trahit une vision de l'histoire qui n'a rien à voir avec ce que nous pratiquons aujourd'hui. L'histoire n'est pas un catalogue de dates et l'on peut brillamment réussir son examen propédeutique d'HC en connaissant seulement une dizaine (ou, mettons, une vingtaine) de dates... celles qui figurent ci-dessous ! Tentons donc cet exercice de périodisation, c'est-à-dire d'identification de moments-clés de l'HC.

64 : sous l'empereur Néron, première persécution contre les chrétiens (à Rome). Il y en aura d'autres, jusqu'à la grande persécution de l'empereur Dioclétien dans les années **302-304**.

313 : c'est peut-être la date la plus importante de toute l'HC ! Jusque-là, le christianisme est au mieux toléré, au pire persécuté dans l'Empire romain (territoire où vivent la plus grande partie des chrétiens). Avec l'empereur Constantin, les persécutions cessent cette année-là, ce qui va permettre aux chrétiens de vivre au grand jour, d'organiser des conciles, de construire des édifices cultuels. Il y a donc un « avant 313 » et un « après 313 ». On parle souvent de ce moment comme du *tournant constantinien*.

325 : concile de Nicée, définissant le dogme trinitaire. Il est corrigé et complété par le concile de Constantinople en **381**. Par la suite, les conciles d'Ephèse en **431** et de Chalcédoine en **451** définissent le dogme christologique. Les 4^e et 5^e siècles constituent l'âge d'or de la théologie patristique (Pères de l'Eglise).

395 : avec la mort de l'empereur Théodose, l'Empire est partagé entre un Occident (principalement latin) et un Orient (principalement grec). Va ainsi se dessiner une ligne de partage entre l'Eglise latine (ou catholique, ou romaine) et l'Eglise grecque (ou orthodoxe, ou plus tard byzantine).

787 : le concile de Nicée II définit la valeur religieuse de l'image. Cette date marque, pour l'Eglise orthodoxe, la fin de la période classique de la théologie. Nicée II est le 7^e et dernier des conciles reconnus tant par Rome que par Constantinople.

Du 5^e au 15^e siècle, en Occident : cette période d'une dizaine de siècles est communément appelée, de façon dépréciative, Moyen Age (c'est-à-dire, à l'origine : « âge médiocre »). Il est vain d'en donner des dates de naissance et de fin.

1054 : date symbolique du schisme entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident. A Rome se met en place la construction d'une monarchie pontificale (pouvoir étendu de la Papauté). L'Orient byzantin subit deux attaques décisives, en **1204** (sac de Constantinople par les croisés latins) et en **1453** (chute de Constantinople face à l'Empire ottoman).

1453-1455 : avec l'impression de la Bible, Gutenberg permettra progressivement de changer fondamentalement le mode de diffusion de la Bible et de la pensée, notamment théologique.

1517 : avec Martin Luther, début de la Réforme dite protestante. En Angleterre, le règne d'Elisabeth I^{re} (**2^e moitié du 16^e s.**) marque le début de l'anglicanisme. L'époque moderne (**16^e-18^e siècles**) est marquée, dans l'Occident latin, à l'interne par les querelles confessionnelles (catholicisme / protestantisme), à l'externe par les remises en question du christianisme par la modernité.

1910 : conférence missionnaire d'Edimbourg. C'est la première grande manifestation œcuménique du 20^e siècle (liens entre protestants et orthodoxes). Ce mouvement œcuménique est concrétisé par la création du Conseil œcuménique des Eglises dont la première assemblée se tient à Amsterdam en **1948**.

Remarque complémentaire

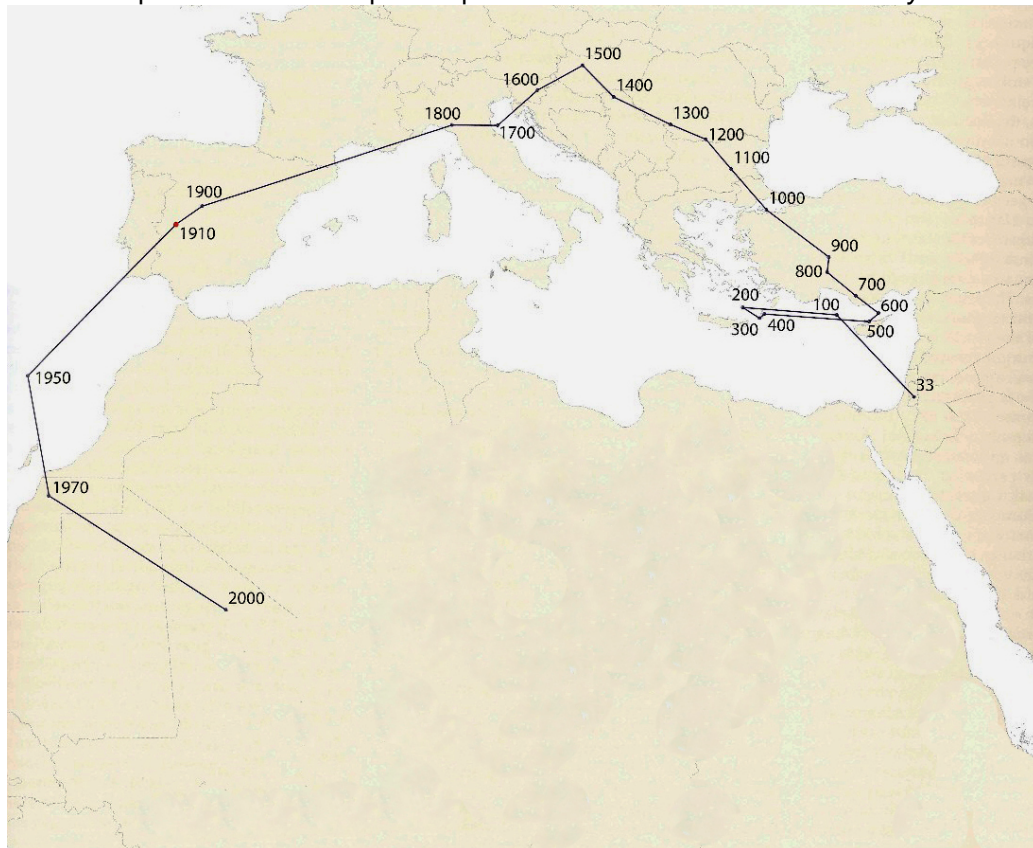
Si vous voulez repérer davantage de dates, vous trouverez à la fin de chacun des deux volumes de *l'Histoire générale du christianisme*, dir. Jean-Robert ARMOGATHE, Paris, PUF, 2010, des tableaux chronologiques, qui couvrent une centaine de pages...

3.2. La géographie de l'histoire du christianisme

Le grand paradoxe du christianisme est qu'il s'agit d'une religion orientale dont les plus grands succès, d'un point de vue quantitatif, ont marqué l'Occident.

Le schéma qui va suivre ne vaut que ce qu'il vaut. Imaginons que, pour une période donnée, on puisse localiser sur une carte du monde l'ensemble des chrétiens. Une fois cette chose faite, on pourrait tenter de tracer une ligne verticale (nord-sud) qui séparerait en deux parties égales cet ensemble de chrétiens. Puis de tracer une ligne horizontale (ouest-est) qui ferait la même chose. L'intersection de ces deux lignes serait alors appelée « centre de gravité de la chrétienté ». Il faudrait encore tracer une ligne entre ces centres de gravité successifs. Cet exercice devrait être critiqué d'un point de vue méthodologique, car il dépend étroitement de la façon dont on définit un chrétien. Prenons-le seulement comme illustration possible, tel que le propose *l'Atlas of Global Christianity. 1910-2010*, éd. Todd M. JOHNSON et Kenneth R. ROSS, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2009. Après tout, nul ne niera qu'il y a aujourd'hui davantage de chrétiens en Scandinavie ou au Congo qu'au Maroc ou au Japon.

Voici le surprenant résultat auquel est parvenu cet *Atlas of Global Christianity* :



On constate que jusque vers l'an 1000 il y a en gros davantage de chrétiens en Orient qu'en Occident. La tendance s'inverse ensuite avec la croissance démographique de l'Occident médiéval puis avec la conquête de l'Amérique. Au 20^e siècle, la courbe s'infléchit très nettement vers le sud, du fait de l'explosion des chrétientés latino-américaines et surtout africaines.

En 1900, la moitié des chrétiens de la planète étaient encore européens ; aujourd'hui, ils ne constituent qu'un cinquième environ de l'ensemble de la chrétienté. Le christianisme des origines n'était pas une religion européenne ; deux millénaires plus tard, on peut dire du christianisme qu'il n'est plus une religion majoritairement européenne.

4. Origines du christianisme : l'état des connaissances

Bibliographie de base

- BOYARIN, Daniel, *La partition du judaïsme et du christianisme*, Paris, Cerf, 2011.
- CHADWICK, Henry, *The Church in Ancient Society. From Galilee to Gregory the Great*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 5-12 (ch. 1 : « The First Followers of Jesus »).
- • *Histoire du christianisme. Pour mieux comprendre notre temps*, dir. Alain CORBIN, Paris, Seuil, 2007.
- *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t. 1 : *Le nouveau peuple (des origines à 250)*, dir. Luce Pietri, [Paris], Desclée, 2000.
- NORELLI, Enrico, *La naissance du christianisme. Comment tout a commencé*, trad. de l'italien, Paris, Gallimard, 2019.
- *Ökumenische Kirchengeschichte*, vol. 1, éd. Bernd MOELLER, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006.
- PELIKAN, Jaroslav, *La tradition chrétienne*, trad. de l'anglais, 5 vol., Paris, PUF, 1994.
- TROCME, Etienne, *L'enfance du christianisme*, Paris, Noësis, 1997.

Les références à ces travaux sont, le cas échéant, données plus loin en abrégé.

Remarque complémentaire

Vous êtes peut-être déjà au clair sur la façon de citer des ouvrages (et les lignes qui suivent ne vous sont donc pas destinées !). Dans le cas contraire, remarquez au passage que les titres des livres sont donnés en italique, les titres des articles et parties de livres en romain et entre guillemets, et les patronymes en petites capitales. Cette façon de faire est généralisée, donc normative. Voyez l'enseignement de méthodologie qui vous est donné dans un autre module. Observez, dans les livres que vous lisez, comment les ouvrages sont cités... et suivez le précepte de Jésus en Lc 10, 37 !

4.1. Le mythe de l'unanimité primitive

Le schéma classique, celui des hérésiologues de l'Antiquité et que l'historiographie a fait sien jusqu'au début du siècle dernier, est le suivant : à l'origine, il y a une unanimité de la communauté chrétienne ; par la suite, des hérétiques introduisent la discorde, provoquent des dissensions doctrinales, puis des schismes.

Voici un exemple fameux de cette position : celle d'IRENÉE DE LYON, qui est l'un des plus grands théologiens du 2^e siècle. Ce penseur est originaire d'Asie mineure et parle donc grec ; vers 180, il est à la tête de l'Eglise de Lyon. On lui doit un vaste ouvrage, dont nous aurons à reparler ultérieurement et dont le titre (abrégé) est *Contre les hérésies*.

Pour Irénée, le Seigneur a transmis l'Evangile aux apôtres. De même que cet Evangile, dans la bouche du Seigneur, est unique, de même la foi chrétienne originelle présente une unicité remarquable :

« Ayant donc reçu cette prédication et cette foi, l'Eglise, bien que dispersée dans le monde entier, les garde avec soin, comme n'habitant qu'une seule maison, elle y croit d'une manière identique, comme n'ayant qu'une seule âme et qu'un même cœur, et elle les prêche, les enseigne et les transmet d'une voix unanime, comme ne possédant qu'une seule bouche. »

Contre les hérésies I, 10, 2 (tiré de SC).

Si l'Eglise que nous connaissons aujourd'hui (que cet « aujourd'hui » soit celui de l'époque d'Irénée ou celui de ses successeurs) paraît traversée de dissensions, de courants hérétiques divers, c'est qu'elle a été

corrompue, un peu comme le fruit, postulé pur à l'origine, que le ver viendrait corrompre ultérieurement. Lutter contre l'hérésie équivaut donc, en définitive, à revenir à cette pureté originelle. A plusieurs moments-clés de l'HC, on a préconisé un tel programme de retour à l'origine. Le concept de réforme (*re-formatio*, c'est-à-dire re-formation, ou réparation) ne désigne pas autre chose que cette volonté d'en revenir à l'idéal originel, nous aurons l'occasion d'en reparler dans quelques semaines (ce sera dans la leçon 5).

Quel est cet idéal originel ? Il suffit de relire le sommaire d'Ac 2, 42-47 pour le retrouver. Les exégètes d'aujourd'hui voient ici une vision idéalisée de la première communauté, vision qui ne paraît pas logique en tous points (on vend toutes ses propriétés, certes, mais les croyants semblent tout de même garder leurs maisons !).

Autant le dire d'emblée : cette position d'une unanimité originelle est plus idéologique qu'historique. Nous verrons dans la leçon suivante comment on comprend aujourd'hui le surgissement de l'hérésie. Dans tous les cas, le livre des Actes ne peut certainement pas servir de trame pour comprendre l'histoire des premières communautés chrétiennes (contrairement à ce que disait jadis Jean DANIELOU, dans la *Nouvelle histoire de l'Eglise*, au début des années 1960 : un texte qui a terriblement vieilli). C'est une construction qui privilégie unilatéralement un christianisme, celui de Jérusalem, et qui minimise les divergences entre les chrétiens.

François VOUGA met ainsi en lumière la diversité des mouvements chrétiens présents au lendemain des apparitions du Ressuscité. Il y a, selon lui (et selon la majorité des spécialistes contemporains, comme Daniel MARGUERAT, dont vous allez lire quelques pages dans la lecture complémentaire) une véritable « pluralité des origines » :

1. les prédicateurs itinérants, liés aux noms de Pierre et des Douze (nombre à l'évidence symbolique, car les noms varient d'une liste à l'autre),
2. le groupe de Jacques, frère du Seigneur. Il s'agit de ce qu'on a pu appeler un « rabbinisme chrétien », pour lequel la mission chrétienne s'adresse aux juifs (on pourrait aussi parler de « nationalisme chrétien »). Cf. Mt 10,6 : « allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » ; cf. aussi Mt 15, 21-24.
3. les apôtres (ce n'est pas le même groupe que les Douze, bien que Ac tente de les y identifier) : ils ont pour leur part conscience d'une mission universelle. Il s'agit des « hellénistes », c'est-à-dire des juifs de langue grecque. Parmi eux : Paul.
Mais il y a encore :
4. une tradition sapientiale : cf. la collection des *logia* (aussi appelée source Q : paroles de Jésus, qu'on retrouve chez Mt et Lc) ou l'évangile de Thomas
5. le groupe johannique.

Cette très grande diversité paraît gêner aux entournures l'auteur des Actes. Nous allons d'ailleurs le prendre sur le fait en train de relire la réalité historique d'une façon plutôt personnelle et de tenter d'effacer certaines difficultés.

Remarque complémentaire

BOYARIN, *La partition...*, a jeté un pavé dans la mare de l'historiographie traditionnelle en défendant la thèse suivante : la séparation entre judaïsme rabbinique d'une part et christianisme de l'autre serait, selon lui, un phénomène très tardif (en tout cas pas avant le 3^e, voire le 4^e siècle). « Les groupes se sont graduellement figés en judaïsme et christianisme non via une séparation, via une bifurcation, mais par la formation d'agglomérats dialectaux : des indices spécifiques d'identité (tels que circoncision/non circoncision) furent choisis, se diffusèrent et formèrent des agglomérats. Mais ce fut seulement avec la mobilisation du pouvoir temporel (par le biais des appareils d'Etat idéologiques et des appareils d'Etat répressifs) au 4^e siècle que le processus aboutit à la formation de 'religions' et, même alors, de façon asymétrique... » (*op. cit.*, p. 53).

Cette interprétation peut se discuter. Elle présente dans tous les cas l'avantage de nous rappeler que toute schématisation, notamment pour les premières générations chrétiennes, est probablement abusive : nombreux sont certainement les « chrétiens » qui se considèrent, tout comme Jacques, ou Pierre, ou même Paul, authentiquement juifs.

4.2. Enjeux du débat apostolique et résolution du conflit

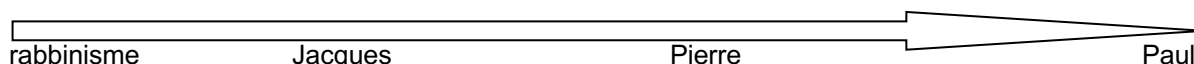
Remarque complémentaire

Cela peut paraître étrange, mais vous aurez le comprendre sans doute mieux après avoir lu dans quelques semaines le chapitre de PROST sur le fait historique : l'auteur des *Ac* construit ses faits. Ce qui ne saurait d'ailleurs lui être reproché... puisque nous procédons tous ainsi (toute restitution du passé est une *construction* du passé, interprété selon un point de vue particulier). Le problème est que cette construction ne paraît ici correspondre que d'assez loin à la réalité et qu'elle s'oppose en particulier à celle de Paul en Ga.

Sans aller aussi loin que BOYARIN, nous nous appuyons ici sur l'ouvrage édité par D. MARGUERAT : *Le déchirement. Juifs et chrétiens au premier siècle*. Contrairement à l'image classique, il n'y a pas une tradition juive d'où serait issue, après cassure, une branche chrétienne.

Il n'est pas possible de prétendre définir ici la piété juive du 1^{er} siècle, mais disons qu'elle s'est schématiquement épanouie en deux voies : d'un côté, les héritiers de la tradition de la sagesse (la filière rabbinique, essentiellement pharisienne, avec la constitution de l'école de Yavneh), de l'autre, les héritiers du courant messianique (la filière chrétienne). En ses premiers moments, le débat entre ces deux filières n'a rigoureusement rien de ce qu'on appellerait aujourd'hui le dialogue interreligieux : c'est un débat purement interne à la piété juive. Selon une jolie formule de Marguerat, la première génération chrétienne doit être comprise comme un « mouvement de renouveau du judaïsme ».

Il n'y a d'ailleurs pas deux partis, mais bien davantage, sur une échelle théorique qui va du « pur judaïsme anti-chrétien » (sur la gauche de la ligne) au « pur christianisme antijuif » (sur la droite de la ligne). Ces catégories sont bien sûr des constructions mentales.



Sur cette échelle, il y a Jacques, pour qui l'Evangile n'est destiné qu'aux juifs. Un apôtre dont l'étoile pâlera rapidement. Il y a ensuite Pierre, sensible à la fidélité aux pratiques traditionnelles juives mais ouvert à la proclamation de l'Evangile aux païens. Et tout à droite Paul, qui préconise de façon décisive l'ouverture de l'alliance aux nations païennes. Entre Jacques, Pierre et Paul, aux positions si variées, on peut sans peine deviner qu'il y a eu des conflits. L'un d'entre eux, particulièrement vif, est documenté par les textes du NT... même s'ils essaient parfois d'en estomper les contours.

Je vous suggère, avant de lire la suite, d'accorder votre attention à deux textes, Ga 2 et Ac 15.

En Ga 2, 1-10, Paul évoque un accord signé à Jérusalem. « J'y montai à la suite d'une révélation » (cette précision nous renseigne sur la façon dont Paul voit son ministère : il ne dépend pas des autres apôtres, mais de Dieu lui-même). « Jacques, Céphas (c'est-à-dire Pierre) et Jean... nous donnèrent la main... afin que nous allions, nous vers les païens, eux vers les circoncis. »

Par la suite survient, à Antioche, un « incident » (comme on désigne pudiquement la chose...), soit une prise de bec entre Paul et Pierre, lequel change brusquement d'attitude, dans ses rapports avec les non-juifs, quand surviennent des gens du parti de Jacques. Paul dénonce vigoureusement ce double jeu (cf. Ga 2, 11-21). L'accusation implicite, et radicale, de Paul est celle-ci : Jacques – et Pierre quand il louvoie – rendent tout simplement inutile la grâce de Dieu.

Or, le récit des *Ac* renverse l'ordre des événements. A l'en croire, il y aurait eu à Antioche un conflit à propos de la circoncision, puis, ensuite seulement, un accord à Jérusalem. Il est tout de même plus convenable de placer la dispute avant l'accord qu'après... On le voit : soit *Ac*, soit *Ga* se trompe, mais le récit de Paul paraît nettement plus vraisemblable en la circonstance.

En outre, dans le but de mettre en évidence le caractère protagoniste de Jacques, *Ac* 15, 19-20 donne la parole à Jacques juste après Pierre, ce qui met en évidence son rôle de premier plan puisqu'il lui appartient de conclure les débats. Or, ce que préconise Jacques ici est en réalité assez banal, et fort conservateur, puisque cela correspond aux pratiques courantes vis-à-vis des prosélytes (cf. déjà *Lv* 17). Selon Jacques, les

chrétiens d'origine païenne ne peuvent pas manger à la même table que les chrétiens d'origine juive (ou les « juifs chrétiens », car ils ont conscience de rester juifs).

Cette décision aurait-elle fait l'unanimité ? Sûrement pas. Force est d'inférer de ce qu'on sait de Paul qu'il n'a jamais accepté cette conclusion. Jamais on ne voit l'Apôtre, qui était directement impliqué dans le conflit, demander à ses ouailles de s'abstenir de la viande étouffée et du sang. Ga 2 montre bien que le conflit n'est pas apaisé...

Note orthographique

L'Apôtre, avec une majuscule, désigne spécifiquement l'apôtre Paul par une figure de style qui répond au nom d'antonomase (comme le Philosophe désigne Aristote ou l'Orateur romain Cicéron).

Le débat entre Pierre et Paul n'est pas anodin. Il est même décisif pour toute l'HC. En fait, il s'agit là d'une expression d'un débat plus vaste qui agite les chrétiens d'origine juive, lesquels sont loin de partager la même conception de l'orthopraxie (observance de la loi rituelle). On appelle ainsi judéo-chrétiens des membres de l'Eglise primitive qui observent les prescriptions de la loi rituelle juive (notamment la kacherouth) et qui s'inscrivent en opposition à Paul (lequel, *stricto sensu*, pourrait aussi être dit judéo-chrétien ! Cf. la définition de Marcel SIMON, complétée par Jean-Daniel KAESTLI, dans *Le déchirement*). Ces judéo-chrétiens seront assez vite oubliés (sauf peut-être en Syrie) au fur et à mesure qu'avancera, victorieuse, la théologie paulinienne... ainsi qu'en témoigne le nombre impressionnant d'écrits pauliniens qui seront reconnus comme canoniques.

4.3. La grande crise des années 60

Sans entrer ici en matière sur la théologie de Paul (sa fidélité au message évangélique ou sa trahison de ce message est une question qui fait l'objet d'interprétations divergentes), il faut saluer son sens « entrepreneurial » (si l'on permet cet anachronisme) d'ouverture de l'Evangile aux nations. Son coup de génie a été la compréhension de l'Evangile comme libération. Nous sommes justifiés par la foi, donc par cela que nous recevons la justice de Dieu, non par les œuvres de la loi, c'est-à-dire indépendamment de l'observance des rites (cf. Ga 2, 16).

Ce principe fondamental permet, dans la perspective paulinienne, l'ouverture de la communauté des disciples du Christ au monde des païens (en latin, les *gentes*, en français classique les « gentils »). En d'autres termes, les chrétiens d'origine païenne peuvent faire partie de la même Eglise que les chrétiens d'origine juive, ou plutôt les juifs chrétiens. Sans ce coup de génie, personne ne peut dire ce que le christianisme serait devenu. Aurait-il survécu à la grande crise qu'il a connue dans les années 60, avec la disparition tragique des protagonistes (exécution de Jacques, supplice probable de Pierre et de Paul sous Néron) ? Si l'on se rappelle qu'en août 70, le Temple de Jérusalem est incendié par Titus (futur empereur), et que la Ville sainte est encore le quartier général du christianisme, on mesure que cette catastrophe pour le judaïsme en est aussi une pour le christianisme de Jérusalem (les judéo-chrétiens).

Le christianisme perdait en quelques années ses leaders, il perdait son centre stratégique historique (Jérusalem), il s'était aliéné un important courant du judaïsme, il avait attiré sur lui l'attention méfiante du pouvoir romain. Pire encore : il ne dispose encore d'aucun texte où fonder son identité (le NT est loin d'être rédigé). L'avenir, autour de l'an 70, s'annonce bien sombre. Seule la suite des événements allait permettre de dire que le christianisme, cette mouvance hétéroclite de gens qui se réclament d'un Jésus crucifié et ressuscité, ne serait pas qu'une modeste note en bas de page dans l'histoire religieuse de l'humanité.

5. Limites de l'histoire du christianisme

Si l'on a tenté de voir où commence (et où finit) chronologiquement l'HC, il reste à dire un mot de ses limites. En d'autres termes, il convient de définir le christianisme. La chose n'est pas aussi simple qu'il paraît peut-être au premier abord.

En tant qu'historien, je propose le principe général suivant : appartient à l'HC quiconque se reconnaît ou se définit soi-même comme chrétien. Ce principe vaut tant pour les personnes physiques (les individus) que pour les personnes morales (les communautés chrétiennes, ou Eglises). Il sous-entend que les personnes

ou les communautés reconnaissent en Jésus-Christ, à tout le moins, un événement particulier. Cette définition très large (et problématique, nous allons le voir à l'instant) présente l'avantage d'éviter tout jugement de type inquisitorial, fondé sur un catalogue de croyances en matière de théologie ou d'ecclésiologie.

Revenons à Rousseau, rencontré tout à l'heure : dès lors qu'il se dit chrétien (« je me déclare chrétien »), peu importe qu'il ne soit pas reconnu par telle Eglise (il est né calviniste à Genève, s'est converti au catholicisme, a repassé au calvinisme ; comme déiste il a été condamné par à peu près toutes les instances religieuses de son temps) : Rousseau fait pleinement partie de l'HC.

D'un point de vue méthodologique, il importe de résister à la tentation « naturelle » qui consisterait à inclure dans l'HC ce qui *plaît* (j'aime bien Rousseau, ou les cathares...) et d'en exclure ce qui *déplaît* (je n'aime pas les persécuteurs de Rousseau, ou les inquisiteurs...). Charles Seignobos disait que l'attitude critique n'est justement *pas* naturelle et il donnait l'exemple d'un homme qui, sans savoir nager, tombe à l'eau : ses mouvements « naturels », vraisemblablement des gestes rapides et désordonnés des bras et des jambes, vont le conduire à une noyade à peu près certaine. « Apprendre à nager, c'est acquérir l'habitude de refréner ses mouvements spontanés et de faire des mouvements contre nature. » (Cité par PROST, *Douze leçons*, p. 65). Apprendre la critique (qui implique la distance), c'est renoncer à définir le monde à partir de ses propres sentiments. Plus spécifiquement chercher à délimiter l'HC, c'est donc accepter de renoncer à son propre point de vue et adopter un point de vue critique, c'est-à-dire prendre du recul, ou se décentrer de sa propre perception des choses.

Penchons-nous pour conclure sur quelques cas-limites tirés de l'histoire du 20^e siècle. La difficulté qu'affronte l'historien est double : il n'a pas à se prendre pour un juge, mais ne peut pas non plus se contenter d'une simple profession de foi pour inclure tel ou tel groupe au sein du christianisme.

Premier cas-limite : L'« Eglise de scientologie » fait-elle partie du christianisme ? Ce mouvement se dit « église », ce qui relève de la terminologie chrétienne. Mais qu'en est-il ? Selon ceux qui la présentent, il s'agit avant tout d'une « philosophie religieuse appliquée » qui vise le mieux-être de la personne. On trouve dans ce mouvement des éléments apparemment inspirés du christianisme, comme le symbole d'une croix à 8 branches (qui ressemble à la croix chrétienne), des cérémonies de baptêmes et de mariages, mais on peine à discerner une prétention chrétienne. Sauf à mener une étude comparative entre ce mouvement et telle branche du christianisme, rien ne permet d'inclure l'Eglise de scientologie dans le champ de l'HC.

Deuxième cas-limite : L'homme politique qui prononce ces mots est-il chrétien ?

« Dans notre peuple, nous croyons de manière différente, mais nous sommes unis (...). Dans nos rangs, nous ne tolérons personne qui offense les pensées du christianisme (...), personne qui combatte le christianisme (...). Notre mouvement est effectivement chrétien. Nous sommes remplis du désir de voir catholiques et protestants se retrouver dans la profonde détresse de notre peuple. »

Cette citation est tirée d'un discours de Hitler du 27 octobre 1930 (réf. : Klaus SCHOLDER, *Die Kirchen und das Dritte Reich*, vol. 1, Berlin, 1977, p. 123). De fait, le parti nazi défend dès 1927 un « christianisme positif » (non confessionnel). Il s'agit là d'une entreprise de séduction, suffisamment efficace au demeurant pour leurrer les Eglises. Plusieurs théologiens luthériens iront jusqu'à voir dans le Troisième Reich l'accomplissement de la Réforme et du christianisme allemand. L'historien peut – et doit – mettre en lumière la duplicité de Hitler (comme aussi celle de Staline vis-à-vis de l'orthodoxie entre 1941 et 1945) ; il n'est pas l'instance eschatologique qui doit séparer le bon grain de l'ivraie. Ce discours de Hitler appartient donc à l'HC. Comme aussi la politique religieuse – ou plutôt anti-religieuse – du nazisme.

Troisième cas-limite : Gandhi. Il entretient de nombreux contacts avec des chrétiens, qui cherchent à le convertir, en Afrique du Sud ou en Inde. Gandhi se montre à la fois critique (il refuse un concept comme la rédemption chrétienne et renonce à faire du christianisme la plus grande religion de toutes ; cf. son *Autobiographie*, ch. 40) et ouvert au pluralisme religieux (il ne fait pas non plus de l'hindouisme la plus grande religion). Il aurait dit : « Je suis hindou, mais je suis aussi chrétien, juif, bouddhiste, musulman... » De par l'influence reçue de Tolstoï, de par sa lecture personnelle de la Bible, Gandhi appartient à l'histoire de la réception du message chrétien. Sa présence dans une HC n'a, à ce titre, rien de choquant. Mais, sauf à entrer dans le jeu de Rahner, on évitera d'en faire un chrétien anonyme.

Quatrième cas-limite : les mormons. Sous l'appellation officielle d'« Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours », cette organisation se dit le rétablissement de l'Eglise voulue par Jésus-Christ, tout en se fondant sur une nouvelle révélation (reçue par Joseph Smith dans les années 1820). Ici, l'affirmation d'une nouvelle révélation, venue compléter la révélation biblique, constitue un critère qui invite à considérer les mormons comme les adeptes d'une religion issue du christianisme... donc à renoncer à les inclure en bonne

et due forme dans une HC. Mais je reconnais que ce cas (que je ne connais pas de près) devrait faire l'objet d'une analyse plus précise.

Je pourrais encore citer ce *senior prophet* d'une Eglise d'Afrique de l'Ouest, rencontré il y a quelque temps, qui voyait dans la sainte cène une valeur avant tout thérapeutique : au lieu de le boire, me disait-il, on verse dans son Eglise le vin, ou plutôt le jus de raisin, sur l'endroit du corps où l'on a mal... dans l'espoir de s'en trouver guéri. Ce christianisme africain, fortement charismatique, est de toute évidence très éloigné du christianisme qu'on rencontre dans les communautés européennes traditionnelles, mais c'est bel et bien un christianisme...

Note bibliographique

Sur le prophétisme, je vous renvoie à un très beau livre de synthèse : *Prophètes et prophétisme*, dir. André VAUCHEZ, Paris, Seuil, 2012. Il étudie le phénomène de l'AT aux sociétés contemporaines.

Chacun de ces cas-limite est problématique... et je ne prétends pas définir ici de façon définitive les contours du christianisme. L'historien doit d'abord écouter ses sources et les étudier de façon critique (c'est-à-dire en procédant par jugement). Lui incombe cette tâche délicate entre toutes qui consiste à éviter deux écueils : prétendre jouer au juge (au risque de devoir prononcer des excommunications posthumes !) et renoncer à l'esprit critique qui constitue l'essence même de sa démarche.

Nous arrivons au terme de ce premier chapitre. Les suivants seront un peu plus courts... mais il y en aura deux par leçon ! Je vous remercie de votre attention et vous invite à lire maintenant la première lecture complémentaire.

Michel Grandjean